BULLETIN ARTISTIQUE.

ENGAGEMENT DE MLLE FOUQUET.

Saints-Barbe. — Les Servantes des Pauvres — Hamlet.

Il est des poisons pleins de délections, agréables à absorber, mais qui n'en sont pas moins poisons. Si latente, si lente que soit leur action, elle se poursuit toujours et sûrement. L'éloge immodéré est de ceux-là. Telle est la pensée qui me [illegible] en mesurant les montagnes d'éloges [illegible] superlouangeuses sous lesquelles, ici ou ailleurs, on écrase parfois certains artistes. Tout en me faisant une règle de la bienveillance, de l'indulgence souvent, j'ai essayé de ne point tomber dans des exagérations qui portent tels ou tels sujets à des sommités vertigineuses, d'où ils croient sans doute voir ramper à leurs pieds la foule oubliée de ceux qui les ont précédés ici.

Quand j'ai à faire des réserves, j'essaie d'atténuer la note autant que possible, de ménager l'amour-propre, même la vanité. Elle est si rare, il est vrai, dans les coulisses, qu'il n'en faut point parler.

Cette franchise dont je me suis imposé le devoir, je ne m'en départirai pas aujourd'hui et après en avoir fait usage à l'égard des artistes, j'y recourrai aussi envers le public. C'est un très puissant souverain sans doute, mais comme je le crois aussi bon prince, j'imagine qu'il lira sans trop de nerfs les quelques lignes ci-après à son adresse. C'est d'ailleurs à la date du 2 décembre que j'écris ceci—date d'un mémorable coup d'Etat—et ce jour-là on peut bien avoir aussi la virilité de dire quelques vérités à la foule. Ce sera mon coup d'Etat à moi; pourra-t-il obtenir aussi quelque réussite ?.....

Nous voici à la fin du premier mois d'exploitation—le spectacle d'après demain mardi le complètera—et quand nous jetons les yeux sur les faits accomplis, nous sommes obligés d'avouer que jamais Directeur de l'Opéra n'eut autant à souffrir de l'apathie du public. Je sais que nous avons possédé ici plus d'une troupe supérieure à la troupe actuelle, mais enfin il est des circonstances auxquelles on ne peut commander, il est des années de disette artistique aussi, où, pressé par le temps, on est obligé d'accepter certains engagements qu'on eut repoussés en toute autre occasion. C'est ce qui est arrivé à notre Directeur actuel; il s'est trouvé en face de cette pénurie artistique que l'on remarque même à Paris, et qui vaut à son Opéra—maigré sa riche subvention de près d'un million—une décadence réelle, inquiétante.

Néanmoins il y a dans le personnel du nouvel impresario des chanteurs et des voix qui, partout ailleurs, seraient remarquées, fêtées même et on devrait lui en tenir largement compte. En effet, pour ne les attacher il lui a fallu consentir à de pesants sacrifices d'argent, quelquefois à des sacrifices qui frisent la témérité. Or il a eu cette résignation en faveur d'un abonnement très maigre, au-dessous de la moyenne obtenue jusque là. Devant ce phénomène montant, j'avais espéré, je l'avoue, que la compensation s'obtiendrait au contrôle, que la recette déjà porte dédommagerait de l'insuffisance de la souscription. Point; c'est le fait contraire qui s'est produit.

Jamais, à mon souvenir, pareille baisse ne s'est produite, dès les premières semaines, j'ai presque dit dès les premiers jours d'une exploitation théâtrale. Nombre des recettes faites au bureau ont été presque nulles, et cela malgré un répertoire qu'on a rendu aussi varié, aussi attrayant que possible.

Je le déclare tout d'abord, je ne suis en rien ici le porte-parole de M. Défossez; j'écris spontanément, de mon seul chef, et en me basant sur ma connaissance du sujet, connaissance sûrement acquise. Eh bien! je ne crains pas de l'affirmer, si la situation se maintient telle qu'elle est à cette heure, si l'on persiste dans l'abstention, on créera presqu'un cas de force majeure à M. Défossez, on l'obligera peut-être à interrompre brusquement une saison déjà bien courte cependant. On ne peut, de gaîté de cœur, demeurer sur un sol qui tremble sous vos pas et va vous engloutir tout à l'heure.

En supposant même qu'il y ait eu des erreurs graves commises dans le choix de notre personnel lyrique actuel, ce n'est point l'heure des récriminations; elles auront leur tour au moment de la fermeture. Aujourd'hui il s'agit d'aider de toutes nos forces cette nouvelle tentative, née dans les circonstances les plus défavorables; il s'agit de sauvegarder l'avenir, tout en nous ménageant le droit de signaler les fautes du présent. Dire et répéter, ce que nous savons de reste, que tels et tels—je ne prémiserai ni sexe ni emploi pour le moment—sont insuffisants, cela peut témoigner d'un goût excellent, mais seln n'est pas pratique assurément. Je répète adressant au harangue à l'enfant qui se noie, au lien de lui tendre bras ou perche, et un bavard funeste.

Suivre l'Opéra sans trop d'irrégularité, voilà ce qui importe présentement, voilà ce qui peut empêcher qu'une catastrophe ne survienne et que son existence même ne soit remise en question, et pour combien d'années cette fois.....

Les artistes eux-mêmes, s'ils comprenaient bien leurs intérêts, prendraient la situation en sérieuse considération. Ils se disraient qu'à une époque exceptionnel il faut des mesures exceptionnelles aussi, et généreusement ils aviseraient aux moyens de mettre le budget mieux en rapport avec les recettes.

Dans toutes les carrières, il est des minutes où il faut savoir regarder en face la nécessité et comprendre l'indispensabilité de certains renoncements. Il me semble que nous touchons à l'une de ces nécessités là. Se montrer de roc c'est s'exposer quelquefois à être brisé.

Je le répète, M. Défossez n'a rien à démêler avec les lignes que j'écris ainsi elles sont miennes, et si elles me sont un peu conseillées par l'amitié que je porte au Directeur, elles me sont dictées bien plus encore par l'importance que j'attache à l'institution.

J'ai été longtemps soumis à ce terrible instrument qu'on nomme l'administration du théâtre; je sais les terribles tortures qu'il vous inflige, et je compatis à ceux qui les subissent.

Qu'on me pardonne ce long préambule, mais il m'a paru que les menaces de l'heure le réclamaient, et si je fais fausse route en le publiant, on le pardonnera à l'intention dont il est né.

Cela dit, arrivons à la reprise de la *Traviata*.

Je ne puis guère me défendre d'un sourire quand le rideau se lève sur le premier acte de *La Traviata*, qu'annonce pourtant une si poétique introduction.

C'est que tout d'abord on se trouve en présence d'un soléisme, d'un contresens criant. Souvenez-vous donc S'il est un drame dont l'époque ne puisse être transmise à aucun autre siècle, qui être transporté dans un autre milieu, en un autre temps.

Les personnages de Dumas fils, endossant le vêtement de la Régence, osant d'être une étude fidèle de types qui ont vécu et vécu devant nous ne sont plus que des personnages maquillés, enluminés, errant dans un bal masqué avec de faux nez, et s'évertuant à ne pas être reconnus.

Marie Duplessis et Armand Duval sont des invraisemblances, si on les transporte en dehors de notre siècle dont ils sont des manifestation étranges, caractéristique. Portraits vrais, frappants dans ce cadre, ils sont absolument faux si vous les en détachez.

La nature pose ainsi ses jalons pour marquer les multiples étapes de l'humanité; elle a ses caprices qu'il faut savoir noter et respecter, sans cela vous fausser le signalement d'une époque, vous la défigurez. Sous les canons Louis XIV ou sous la culotte Louis XV elle n'était pas toujours ce qu'elle est aujourd'hui. Elle avait ses physionomies particulières, comme nous avons les nôtres, ses maladies morales comme nous avons les nôtres; ce qu'on a appelé la grande névrose est une affection inhérente à nos jours. Il fallait à la Dame aux Camélias notre serre chaude pour naître et vivre de la vie qui fit la sienne.

Mais pourquoi donc alors, direz-vous, cette transposition des personnages que Dumas a faite d'après nature? Ah voilà! Trouvez-moi, s'il vous plaît, un librettiste et un compositeur qui aient osé faire chanter l'opéra sous le vilain fourreau dans lequel nous nous insérons. Tous ont reculé devant la monotone enveloppe de l'habit noir et du gilet en soie de cour. Cela est une préjudicié [pensez-vous peut-être] mais qui sait si vous ne seriez pas les premiers à vous fatiguer vite d'un drame lyrique ainsi habillé?

On a donc déguisé ces personnages, si essentiellement modernes, tant et tant que quand on voit entrer au sabbat Marguerite Gautier ou Marie Duplessis, à votre choix, en se demande si, comme le personnage de *La rue de la Lune*, elle ne s'est pas trompée de porte.

Mais que dis-je? Marguerite Gautier, Marie Duplessis! Le librettiste a cru devoir aussi défaupiner cette triste et charmante figure. Et quel nom, Dieu bon! a-t-il choisi? Violetta! Violetta, la nommer ainsi, elle, la Dame aux Camélias, qui ne portait que cette fleur dont le nom lui est resté, parce que toutes celles qui ont un parfum, lui montaient au cerveau, lui causaient le vertige, et activaient le mal implacable dont elle mourait en même temps qu'elle mourait de son amour.

Qu'importe? Aucune de ces considérations n'a arrêté Verdi; le sujet, si profondément humain, l'avait séduit, envahi; il entendait déjà le concert des mélodies qui chantaient en lui; il sentait, ainsi que le rêveur de *La Nuit d'Octobre*, qu'il allait être poète; sa Muse l'appelait, sa Muse était avec lui:

Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Musin, à nos amours!

Et lui, le compositeur auquel il faut des scènes violentes, des situations héroïques, des prétextes à grands éclats, lui, le créateur du *Trouvère*, s'est mis à ce drame intime, sans spectacle, ne vivant que d'un sentiment, ne faisant gère vibrer qu'une corde, où il fallait chanter, rien que chanter. Et quelle réussite!

Si complète, en vérité, que quand on parle aujourd'hui de *La Dame aux Camélias*, le nom de Verdi vient irrésistiblement se mêler au nom de Dumas; de même qu'on ne relit pas le *Barbier de Séville* sans que la pensée se reporte sur Rossini autant que sur Beaumarchais; et l'on hésite presque en cherchant le nom du créateur.

Quoi qu'on en ait dit ou écrit, *La Traviata* est une des pages qui ont le plus contribué au renom, à la gloire de Verdi; c'est de la musique pure, sans les ficelles, les tremperies de la mise en scène, les accessoires somptueux; de la musique qui s'affirme d'elle-même, qui s'impose par sa seule valeur. Cette page restera parce qu'elle est vécue, parce qu'elle est sentie jusqu'aux moëlles.

Là, comme dans les ouvrages dont le cœur est la source, le public ne se désintéresse jamais de la partition; il l'écoute sans trêve, depuis ce premier chant qui pétille des coupes de Marguerite Gautier et d'Armand Duval—laissez-moi leur restituer leurs noms—jusqu'au dernier adieu de la jeune femme, deux fois condamnée, par le père de son amant, par le mal qui la brûle, qui l'incendie.

Et puis que j'ai parlé de ce quatrième acte, quels obstacles n'y avait-il point à vaincre pour y intéresser l'auditoire? Une chambre de malade, pas une situation à coups de théâtre, rien que quelques détails prosaïques et les dernières heures d'une agonie. Plus d'ensemble éclatant avec lequel on puisse éblouir son public, plus de finale pompeux; mais seulement des sanglots, un chant suprême d'amour, et puis la mort dans tout son sombre réalisme.

Et cependant que tout cela est bien rempli, que tout cela vous subjugue à l'orchestre et au chant; comme ce seul lever de rideau est mélancolique au plus haut degré, en deuil!

Et les épisodes de la rue, sous la fenêtre de l'agonisante, qui finit avec le jour même où commence l'année, que cela est délicatement traité; et combien loin nous sommes des impétuosités du *Trouvère*! Et ce duo: *"Loin de Paris"*, il serait malaisé d'envelopper une mélodie de plus de tristesse; le sourire n'y note dans les larmes un moment étouffées, le désespoir crie sous cette phrase délicieuse où Armand, l'âme ulcérée, parle d'espérance et de vie à la tombe. Il y a là une acuité de sensibilité qui vous prend au cœur, qui vous prend aux yeux; le cœur bat plus vite, les pleurs viennent aux yeux.

Cette partition est trop connue de ceux qui me lisent pour qu'il soit utile d'en repasser toutes les beautés. On me permettra néanmoins de rappeler le final du 1er acte, une véritable lutte de deux sentiments, remarquablement traitée par la musique; le finale du troisième très largement taillé; le duo du second acte d'où se détache cette phrase toute pathétique: *De cet amour dont je m'enivre*; et ces deux détails d'orchestre, dans l'ouverture, le motif de la clarinette, je crois, préludant à l'entrée d'Armand, et dessinant le drame qui s'apprête; les sanglots des premiers violons qui accompagnent la sortie de Marguerite; les complets de d'Orbel (l'affreux nom! &c., &c. d'ouvre vraiment sympathique.

Mlle Hasselmans est une artiste qui apporte dans chacun de ses rôles beaucoup de conscience et une conscience intelligente. Si sa voix n'est pas suffisamment assouplie pour des envolements de traits comme ceux dont abonde le duo final du premier acte; si la légèreté demande à être encore travaillée dans cet instrument pour qu'il suffise aux étincellements, aux cliquetis des morceaux de chantenue légère, du moins il a plus de volume qu'on n'en rencontre d'ordinaire en cet emploi.

Cette réserve faite, je la complimente sur l'expression qu'elle a mise et dans ce morceau et dans le rôle des proportions qu'il n'a pas.

La seule bonne où il semble être à peu près chez lui, est celle que l'appelral la scène de l'insulte. Il le joue et la chante avec feu et distinction; c'est une porte qui s'ouvre sur le grand opéra, et, n'en doutez pas, il y entre avec bonheur. C'est son chemin aimé.

La même observation s'applique à M. Delrat; la demi-teinte du personnage de d'Orbel (diable de nom!) ne lui sied nullement. Le pastel n'est pas son genre. Il ne se retrouve lui-même que dans le finale du bal où les lignes sont plus vigoureusement accentuées.

—Vous êtes le Dieu de la musique, disait-on, un jour, à Rossini. Et cependant je n'ai pas fait la *Muette*, répondit-il.

Il y avait peut-être un peu beaucoup de fausse modestie dans cette parole du grand maître. Cependant, on doit le concéder, on trouve dans cet ouvrage d'Auber des beautés d'un ordre très élevé, —que tous peuvent jalouser, et ce je ne sais quoi qu'on nomme la couleur locale. Quand on écoute ce second acte, si chaud de couleur, si mélodique, il semble qu'on se sente transporté en Italie; on se prend à penser que ce sont bien là les chants que les pêcheurs doivent faire résonner là-bas sur la plage; c'est de la musique d'un cachet tout particulier.

Si on l'écrivait actuellement il est probable que cette partition paraîtrait un peu grêle; elle n'a pas ce large souffle d'instrumentation surtout qui court dans les compositions plus modernes; le récitatif, cet élément qui s'est développé si puissamment sous l'impulsion souveraine du génie de Meyerbeer, n'y revêt pas cette importance qu'on lui veut maintenant.

Mais quand *La Muette* parut ce fut certainement un événement dans le monde musical, et il fallut son incontestable valeur pour reléguer dans une ombre relative l'ouvrage qu'avait écrit, à la même époque et sur le même sujet, un maître d'infiniment de talent, Carafa. *La Muette* fit pâlir le succès de son *Masaniello* qui renferme pourtant plus d'une inspiration remarquable, entr'autres le morceau du ténor:

Sens l'humble chanson du ta reçus la vie,
Masaniello, le ciel t'a rappelé!

La *Muette* renferme plusieurs pages impériasables: le duo du second acte, la Prière du troisième, la romance du *Sommeil*, et le finale du quatrième acte, coupé par cette mélodie si tendre et si rêveuse:

Adieu donc ma chaumière, adieu séjour tranquille!

Cet opéra a l'heureux privilège de ne pas vieillir; je ne parle pas du premier acte, le moins réussi de l'ouvrage. C'est de la musique qui n'a rien de vulgaire—loin de là—et cependant elle est éminemment populaire. Elle est fixée dans les les mémoires, comme elle l'a été longtemps sur les cylindres de tous les orgues de Barbarie. Elle a mille fois fait le tour du monde, et sans cesse elle le recommence, en rencontrant partout l'accueil le plus chaleureux.

MM. Tournié et Delrat en ont dit le duo avec tout l'enthousiasme, toute la flamme qu'il exige. Des les premières notes de ce morceau le public est captivé; s'il s'écoutait, il l'entonnerait volontiers avec Masaniello et Pietro. Les deux artistes ont été bisés, répétés, et à la reprise ils semblaient y mettre encore plus de feu. C'est que c'est là un chant qui enlève et les artistes et les publics même les plus refroidis.

Ce second acte ne devait pas être le succès le plus complet de M. Tournié. C'est dans la redoutable romance du *Sommeil* que l'attendait une véritable ovation. Ovation bien légitime d'ailleurs.

Nul morceau dans le répertoire ne nécessite plus de condition de voix, plus de délicatesse de nuances, plus d'art dans la distribution des sons, plus de dépense de chaleur et de sentiment, plus de poésie musicale enfin.

Tout cela je l'ai retrouvé surabondamment chez M. Tournié. Par la sensibilité, par la finesse des détails, par le style exquis il m'a rappelé les deux artistes qui, à mon sens, furent les plus complets dans cette excellente mélodie, Poulthier et Gueymard, à l'Opéra de Paris.

Je lui en envoie mes félicitations sans réserve.

La Prière a aussi été très convenablement nuancée, ainsi que le chœur si pittoresque, si vif en couleur: *"Au marché qui rient de s'ouvrir."*

M. Puget n'a pu reprendre encore son service. Il a été violemment atteint, et malgré les soins éclairés qui l'entourent, il est à craindre que la très grande prostration qu'il a subie ne prolonge quelque temps encore sa convalescence. Vide difficile à remplir sans nul doute.

Mais—c'est là un conseil que je me permets de donner—ne serait-il pas possible de le combler et de rendre plus de liberté au répertoire avec les éléments dont dispose M. Défossez?

Ne pourrait-il pas confier à Mme Bernardi quelques rôles de M. Puget dans l'opérette, celui de Tippo, par exemple, de la *Mascotte*? J'ai l'assurance qu'elle se prêterait volontiers à cette combinaison, et que la curiosité en serait vivement piquée.

C'est peut être un essai à faire; essai qui pourrait le valoir réussite à l'artiste et profit au Directeur. J'ai sonné plus d'un contralto qui avait crânement porter culottes, soit dit sans aucune méchante plaisanterie, et je ne sais pourquoi je me figure que Mme Bernardi trouverait de ces crânéries-là.

Aujourd'hui La Sainte Barbe. Pour célébrer la grande martyre il sera chanté à la Cathédrale St Louis une Messe en musique où l'on entendra avec le Chœur de l'Eglise, Mme Bernardi dans un *Ave Verum* de Haydn et MM. Tournié et Delrat. L'orgue sera tenu par M. Cartier, c'est-à-dire l'un des plus habiles accompagnateurs qu'ait jamais possédés la Nouvelle-Orléans.

Le Louisiana Field Artillery, colonel Gustave Le Gardeur, assistera à cette célébrée. Il y a quelque temps, ses bas part, part large, il le faut espérer. En effet, la quête sera faite au profit de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie; une institution où la vertu et le dévouement multiplient les efforts, les prodiges, pour soulager ces pauvres petits êtres que la destinée rigoureuse a privés des deux meilleurs trésors de ce monde: une mère, un père. Que la libéralité des fidèles adoucisse quelque peu cette rigueur; l'aumône double en valeur quand elle soulage l'enfance ou la vieillesse, ces deux faiblesses auxquelles nous devons tout notre appui.

Les Servantes des Pauvres ont organisé, pour le 17 de ce mois, un Concert Vocal et Instrumental dont le programme sera publié prochainement. Aujourd'hui je me contente d'annoncer que la partie du chant en sera confiée à Mmes Bernardi, Hasselmans, Reine, à MM. Tournié, Delrat, Jourdan, Tony-Reine; et la partie instrumentale à Mlle Wanack, à M. Cartier et à d'autres artistes dont les noms me sont pas encore parvenus.

Rarement fête charitable aura été mieux présentée à ses rôles des proportions qu'il n'a pas.

La seule bonne où il semble être à peu près chez lui, est celle que l'appelral la scène de l'insulte. Il le joue et la chante avec feu et distinction; c'est une porte qui s'ouvre sur le grand opéra, et, n'en doutez pas, il y entre avec bonheur. C'est son chemin aimé.

Les même observation s'applique à M. Delrat; la demi-teinte du personnage de d'Orbel (diable de nom!) ne lui sied nullement. Le pastel n'est pas son genre. Il ne se retrouve lui-même que dans le finale du bal où les lignes sont plus vigoureusement accentuées.

—Vous êtes le Dieu de la musique, disait-on, un jour, à Rossini. Et cependant je n'ai pas fait la *Muette*, répondit-il.

Il y avait peut-être un peu beaucoup de fausse modestie dans cette parole du grand maître. Cependant, on doit le concéder, on trouve dans cet ouvrage d'Auber des beautés d'un ordre très élevé, —que tous peuvent jalouser, et ce je ne sais quoi qu'on nomme la couleur locale. Quand on écoute ce second acte, si chaud de couleur, si mélodique, il semble qu'on se sente transporté en Italie; on se prend à penser que ce sont bien là les chants que les pêcheurs doivent faire résonner là-bas sur la plage; c'est de la musique d'un cachet tout particulier.

Si on l'écrivait actuellement il est probable que cette partition paraîtrait un peu grêle; elle n'a pas ce large souffle d'instrumentation surtout qui court dans les compositions plus modernes; le récitatif, cet élément qui s'est développé si puissamment sous l'impulsion souveraine du génie de Meyerbeer, n'y revêt pas cette importance qu'on lui veut maintenant.

Mais quand *La Muette* parut ce fut certainement un événement dans le monde musical, et il fallut son incontestable valeur pour reléguer dans une ombre relative l'ouvrage qu'avait écrit, à la même époque et sur le même sujet, un maître d'infiniment de talent, Carafa. *La Muette* fit pâlir le succès de son *Masaniello* qui renferme pourtant plus d'une inspiration remarquable, entr'autres le morceau du ténor:

Sens l'humble chanson du ta reçus la vie,
Masaniello, le ciel t'a rappelé!

La *Muette* renferme plusieurs pages impériasables: le duo du second acte, la Prière du troisième, la romance du *Sommeil*, et le finale du quatrième acte, coupé par cette mélodie si tendre et si rêveuse:

Adieu donc ma chaumière, adieu séjour tranquille!

Cet opéra a l'heureux privilège de ne pas vieillir; je ne parle pas du premier acte, le moins réussi de l'ouvrage. C'est de la musique qui n'a rien de vulgaire—loin de là—et cependant elle est éminemment populaire. Elle est fixée dans les les mémoires, comme elle l'a été longtemps sur les cylindres de tous les orgues de Barbarie. Elle a mille fois fait le tour du monde, et sans cesse elle le recommence, en rencontrant partout l'accueil le plus chaleureux.

MM. Tournié et Delrat en ont dit le duo avec tout l'enthousiasme, toute la flamme qu'il exige. Des les premières notes de ce morceau le public est captivé; s'il s'écoutait, il l'entonnerait volontiers avec Masaniello et Pietro. Les deux artistes ont été bisés, répétés, et à la reprise ils semblaient y mettre encore plus de feu. C'est que c'est là un chant qui enlève et les artistes et les publics même les plus refroidis.

Ce second acte ne devait pas être le succès le plus complet de M. Tournié. C'est dans la redoutable romance du *Sommeil* que l'attendait une véritable ovation. Ovation bien légitime d'ailleurs.

Nul morceau dans le répertoire ne nécessite plus de condition de voix, plus de délicatesse de nuances, plus d'art dans la distribution des sons, plus de dépense de chaleur et de sentiment, plus de poésie musicale enfin.

Tout cela je l'ai retrouvé surabondamment chez M. Tournié. Par la sensibilité, par la finesse des détails, par le style exquis il m'a rappelé les deux artistes qui, à mon sens, furent les plus complets dans cette excellente mélodie, Poulthier et Gueymard, à l'Opéra de Paris.

Je lui en envoie mes félicitations sans réserve.

La Prière a aussi été très convenablement nuancée, ainsi que le chœur si pittoresque, si vif en couleur: *"Au marché qui rient de s'ouvrir."*

M. Puget n'a pu reprendre encore son service. Il a été violemment atteint, et malgré les soins éclairés qui l'entourent, il est à craindre que la très grande prostration qu'il a subie ne prolonge quelque temps encore sa convalescence. Vide difficile à remplir sans nul doute.

Mais—c'est là un conseil que je me permets de donner—ne serait-il pas possible de le combler et de rendre plus de liberté au répertoire avec les éléments dont dispose M. Défossez?

Ne pourrait-il pas confier à Mme Bernardi quelques rôles de M. Puget dans l'opérette, celui de Tippo, par exemple, de la *Mascotte*? J'ai l'assurance qu'elle se prêterait volontiers à cette combinaison, et que la curiosité en serait vivement piquée.

C'est peut être un essai à faire; essai qui pourrait le valoir réussite à l'artiste et profit au Directeur. J'ai sonné plus d'un contralto qui avait crânement porter culottes, soit dit sans aucune méchante plaisanterie, et je ne sais pourquoi je me figure que Mme Bernardi trouverait de ces crânéries-là.

Aujourd'hui La Sainte Barbe. Pour célébrer la grande martyre il sera chanté à la Cathédrale St Louis une Messe en musique où l'on entendra avec le Chœur de l'Eglise, Mme Bernardi dans un *Ave Verum* de Haydn et MM. Tournié et Delrat. L'orgue sera tenu par M. Cartier, c'est-à-dire l'un des plus habiles accompagnateurs qu'ait jamais possédés la Nouvelle-Orléans.

Le Louisiana Field Artillery, colonel Gustave Le Gardeur, assistera à cette célébrée. Il y a quelque temps, ses bas part, part large, il le faut espérer. En effet, la quête sera faite au profit de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie; une institution où la vertu et le dévouement multiplient les efforts, les prodiges, pour soulager ces pauvres petits êtres que la destinée rigoureuse a privés des deux meilleurs trésors de ce monde: une mère, un père. Que la libéralité des fidèles adoucisse quelque peu cette rigueur; l'aumône double en valeur quand elle soulage l'enfance ou la vieillesse, ces deux faiblesses auxquelles nous devons tout notre appui.

Les Servantes des Pauvres ont organisé, pour le 17 de ce mois, un Concert Vocal et Instrumental dont le programme sera publié prochainement. Aujourd'hui je me contente d'annoncer que la partie du chant en sera confiée à Mmes Bernardi, Hasselmans, Reine, à MM. Tournié, Delrat, Jourdan, Tony-Reine; et la partie instrumentale à Mlle Wanack, à M. Cartier et à d'autres artistes dont les noms me sont pas encore parvenus.

Rarement fête charitable aura été mieux présentée à ses rôles des proportions qu'il n'a pas.

La seule bonne où il semble être à peu près chez lui, est celle que l'appelral la scène de l'insulte. Il le joue et la chante avec feu et distinction; c'est une porte qui s'ouvre sur le grand opéra, et, n'en doutez pas, il y entre avec bonheur. C'est son chemin aimé.

Les même observation s'applique à M. Delrat; la demi-teinte du personnage de d'Orbel (diable de nom!) ne lui sied nullement. Le pastel n'est pas son genre. Il ne se retrouve lui-même que dans le finale du bal où les lignes sont plus vigoureusement accentuées.

—Vous êtes le Dieu de la musique, disait-on, un jour, à Rossini. Et cependant je n'ai pas fait la *Muette*, répondit-il.

Il y avait peut-être un peu beaucoup de fausse modestie dans cette parole du grand maître. Cependant, on doit le concéder, on trouve dans cet ouvrage d'Auber des beautés d'un ordre très élevé, —que tous peuvent jalouser, et ce je ne sais quoi qu'on nomme la couleur locale. Quand on écoute ce second acte, si chaud de couleur, si mélodique, il semble qu'on se sente transporté en Italie; on se prend à penser que ce sont bien là les chants que les pêcheurs doivent faire résonner là-bas sur la plage; c'est de la musique d'un cachet tout particulier.

Si on l'écrivait actuellement il est probable que cette partition paraîtrait un peu grêle; elle n'a pas ce large souffle d'instrumentation surtout qui court dans les compositions plus modernes; le récitatif, cet élément qui s'est développé si puissamment sous l'impulsion souveraine du génie de Meyerbeer, n'y revêt pas cette importance qu'on lui veut maintenant.

Mais quand *La Muette* parut ce fut certainement un événement dans le monde musical, et il fallut son incontestable valeur pour reléguer dans une ombre relative l'ouvrage qu'avait écrit, à la même époque et sur le même sujet, un maître d'infiniment de talent, Carafa. *La Muette* fit pâlir le succès de son *Masaniello* qui renferme pourtant plus d'une inspiration remarquable, entr'autres le morceau du ténor:

Sens l'humble chanson du ta reçus la vie,
Masaniello, le ciel t'a rappelé!

La *Muette* renferme plusieurs pages impériasables: le duo du second acte, la Prière du troisième, la romance du *Sommeil*, et le finale du quatrième acte, coupé par cette mélodie si tendre et si rêveuse:

Adieu donc ma chaumière, adieu séjour tranquille!

Cet opéra a l'heureux privilège de ne pas vieillir; je ne parle pas du premier acte, le moins réussi de l'ouvrage. C'est de la musique qui n'a rien de vulgaire—loin de là—et cependant elle est éminemment populaire. Elle est fixée dans les les mémoires, comme elle l'a été longtemps sur les cylindres de tous les orgues de Barbarie. Elle a mille fois fait le tour du monde, et sans cesse elle le recommence, en rencontrant partout l'accueil le plus chaleureux.

MM. Tournié et Delrat en ont dit le duo avec tout l'enthousiasme, toute la flamme qu'il exige. Des les premières notes de ce morceau le public est captivé; s'il s'écoutait, il l'entonnerait volontiers avec Masaniello et Pietro. Les deux artistes ont été bisés, répétés, et à la reprise ils semblaient y mettre encore plus de feu. C'est que c'est là un chant qui enlève et les artistes et les publics même les plus refroidis.

Ce second acte ne devait pas être le succès le plus complet de M. Tournié. C'est dans la redoutable romance du *Sommeil* que l'attendait une véritable ovation. Ovation bien légitime d'ailleurs.

Nul morceau dans le répertoire ne nécessite plus de condition de voix, plus de délicatesse de nuances, plus d'art dans la distribution des sons, plus de dépense de chaleur et de sentiment, plus de poésie musicale enfin.

Tout cela je l'ai retrouvé surabondamment chez M. Tournié. Par la sensibilité, par la finesse des détails, par le style exquis il m'a rappelé les deux artistes qui, à mon sens, furent les plus complets dans cette excellente mélodie, Poulthier et Gueymard, à l'Opéra de Paris.

Je lui en envoie mes félicitations sans réserve.

La Prière a aussi été très convenablement nuancée, ainsi que le chœur si pittoresque, si vif en couleur: *"Au marché qui rient de s'ouvrir."*

M. Puget n'a pu reprendre encore son service. Il a été violemment atteint, et malgré les soins éclairés qui l'entourent, il est à craindre que la très grande prostration qu'il a subie ne prolonge quelque temps encore sa convalescence. Vide difficile à remplir sans nul doute.

Mais—c'est là un conseil que je me permets de donner—ne serait-il pas possible de le combler et de rendre plus de liberté au répertoire avec les éléments dont dispose M. Défossez?

Ne pourrait-il pas confier à Mme Bernardi quelques rôles de M. Puget dans l'opérette, celui de Tippo, par exemple, de la *Mascotte*? J'ai l'assurance qu'elle se prêterait volontiers à cette combinaison, et que la curiosité en serait vivement piquée.

C'est peut être un essai à faire; essai qui pourrait le valoir réussite à l'artiste et profit au Directeur. J'ai sonné plus d'un contralto qui avait crânement porter culottes, soit dit sans aucune méchante plaisanterie, et je ne sais pourquoi je me figure que Mme Bernardi trouverait de ces crânéries-là.

Aujourd'hui La Sainte Barbe. Pour célébrer la grande martyre il sera chanté à la Cathédrale St Louis une Messe en musique où l'on entendra avec le Chœur de l'Eglise, Mme Bernardi dans un *Ave Verum* de Haydn et MM. Tournié et Delrat. L'orgue sera tenu par M. Cartier, c'est-à-dire l'un des plus habiles accompagnateurs qu'ait jamais possédés la Nouvelle-Orléans.

Le Louisiana Field Artillery, colonel Gustave Le Gardeur, assistera à cette célébrée. Il y a quelque temps, ses bas part, part large, il le faut espérer. En effet, la quête sera faite au profit de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie; une institution où la vertu et le dévouement multiplient les efforts, les prodiges, pour soulager ces pauvres petits êtres que la destinée rigoureuse a privés des deux meilleurs trésors de ce monde: une mère, un père. Que la libéralité des fidèles adoucisse quelque peu cette rigueur; l'aumône double en valeur quand elle soulage l'enfance ou la vieillesse, ces deux faiblesses auxquelles nous devons tout notre appui.

Les Servantes des Pauvres ont organisé, pour le 17 de ce mois, un Concert Vocal et Instrumental dont le programme sera publié prochainement. Aujourd'hui je me contente d'annoncer que la partie du chant en sera confiée à Mmes Bernardi, Hasselmans, Reine, à MM. Tournié, Delrat, Jourdan, Tony-Reine; et la partie instrumentale à Mlle Wanack, à M. Cartier et à d'autres artistes dont les noms me sont pas encore parvenus.

Rarement fête charitable aura été

FEUILLETON.

No 4) Commencé le 30 Nov.

UNE PARISIENNE

--ETUDE DE FEMME--

Par Claude Vignon.

VI

Je n'ai jamais senti la nature et la campagne comme à Paris, se disait Henri, gagné par une sorte de magnétisme à toute cette joie, et ouvrant son cœur au plaisir, ses poumons à l'air pur.

Madame Langlé trouvait que ce jour-là il faisait bon vivre; et M. Langlé se réjouissait du plaisir des siens et contemplait avec orgueil sa fille. "Qu'elle est jolie!" se disait-il.

Charles aussi jouissait de la campagne et buvait à longs traits le bon air printanier. De temps en temps il regardait sa sœur, son ami, puis cette fugitive pensée lui traversait le cerveau: "Comme cela ferait un joli couple et comme nous ferions bien une seule famille. Quel dommage que ma sœur n'ait pas de dot..... car qu'Henri ne soit pas assez riche pour s'en passer!"

Au retour, Henri fit ses adieux à la famille Langlé. Il partait le lendemain.

Ces adieux furent pour Amélie comme un crêpe noir jeté sur une gerbe de fleurs. Elle les attendait cependant. N'importe!

Quant à Henri, tout en roulant vers sa ville natale il tâchait, comme on dit, de se "faire une raison"; à Senlis il était né; à Senlis il avait son avénir sociale; à Senlis il était quelque chose déjà; à Paris, rien! Par Senlis, dans dix ans, il pouvait être député, et alors se trouver "quelqu'un" même à Paris.

Pas d'enfantillage! il faillait se remettre à la besogne de son cœur, établir de plus en plus sa réputation, étendre sa clientèle, gagner de l'argent, et plus tard, quand il serait un notable dans le pays, quand il serait marié, viser au collège électoral.

—Marié?" Serait-il donc vraiment un jour "marié?" Tous les hommes se mariaient cependant quand vient la trentaine, beaucoup avant. On n'est vraiment un citoyen qu'après avoir fondé une famille....

Mais pourquoi encore, quand Henri pense au mariage, se retrouva-t-il tout d'un coup à Paris, et au troisième étage de la rue Serpente? Ah! elle était charmante, mademoiselle Langlé; et certes, si on lui eût offert une femme comme cela, il aurait volentiers accepté le mariage..... Mais sa destinée le voulait à épouser une fille de province..... une demoiselle de Senlis, sans doute. Et rien que d'y penser, il éprouvait le besoin de bien vite oublier ce futur contingent.

Cependant, pour toute famille prévoyante et sage, comme était la famille Ducrest, c'était le moment d'établir l'héritier. Il fallait profiter de son éclatant début.

Aussi, pendant le voyage d'Henri, M. Ducrest père n'avait-il pas perdu son temps.

Dès l'origine, en le sait, il avait toujours compté sur un mariage riche pour mettre son fils en situation de parvenir à tout; mais il n'avait pas visé plus haut que la moyenne des bonnes héritières bien apparentées. Après le gain du procès, il n'hésita pas à lever les yeux sur le plus riche parti de la ville.

M. Ducrest le père était un homme de soixante ans, qui avait travaillé toute sa vie et n'avait point amassé de bien; se n'était pas qu'il manquât de l'intelligence moyenne qui devait suffire à l'exploitation de sa carrière, mais il n'était ni l'avoué retors et âpre au gain qui sait émouvoir des procès et les faire suer tout ce qu'ils peuvent rendre, ni l'homme d'affaires entreprenant qui sait risquer un enjeu, pour tenter la fortune? C'était le bourgeois de province, honnête, médiocre, timoré. Il avait fait consciencieusement son métier tant au profit de ses clients qu'au sien propre; et s'il avait peu gagné, au moins n'avait-il rien perdu.

S'il eût conduit à mal un client, sa conscience lui aurait fait d'amers reproches; et si lui-même s'était engagé dans une affaire malheureuse, il ne se le serait pas pardonné. Perdre! à ses yeux, pour un bon père de famille, c'était plus qu'un malheur, c'était une faute; presque un crime.

Et non seulement il n'avait rien perdu; mais il avait élevé, à grands frais et sans y rien ménager, un fils intelligent, bien venu, arrivé jeune au talent, et qui allait maintenant rendre à la famille ce qu'il avait coûté. Aussi M. Ducrest était-il en somme content de lui, et pensait-il, en conscience, avoir bien rempli sa vie. Il avait été le semeur; le grain germait, la moisson allait venir.

A peine Henri eut-il repris possession de son cabinet, que M. Ducrest entra en matière:

—Mon cher fils, lui dit-il, tu m'as rendu bien heureux par ton travail, ton talent et tes succès, et j'ai pensé que tu valais